Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

26 | 2017

Varia

Benjamin ANDERSON et Robert G. OUSTERHOUT,
*Palmyra 1885. The Wolfe Expedition and the
photographs of John Henry Haynes*

Maurice Sartre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/6234>

DOI : 10.4000/anabases.6234

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017

Pagination : 215-217

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Maurice Sartre, « Benjamin ANDERSON et Robert G. OUSTERHOUT, *Palmyra 1885. The Wolfe Expedition and the photographs of John Henry Haynes* », *Anabases* [En ligne], 26 | 2017, mis en ligne le 01 novembre 2017, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/6234> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.6234>

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

© Anabases

Benjamin ANDERSON et Robert G. OUSTERHOUT, *Palmyra 1885. The Wolfe Expedition and the photographs of John Henry Haynes*

Maurice Sartre

RÉFÉRENCE

Benjamin ANDERSON et Robert G. OUSTERHOUT, *Palmyra 1885. The Wolfe Expedition and the photographs of John Henry Haynes*, Hawick (Écosse), Cornucopia Books, 2016, 128 p., 19, 95 livres / ISBN 978-0-9565948-7-7.

- 1 Dans l'été 1884, une expédition archéologique financée par une mécène américaine, Mrs Catherine Wolfe (qui donna son nom à la mission), partit d'Istanbul à travers l'Anatolie pour se rendre en Mésopotamie. Conduite par le Révérend William Ward et comptant parmi ses membres John Robert Sterrett, bien connu par ailleurs pour ses missions archéologiques et épigraphiques ultérieures en Asie Mineure et Anatolie, elle n'avait pas pour objectif Palmyre et Ward était même réticent à s'y rendre, semble-t-il, étant intéressé par les aspects bibliques de la Mésopotamie, et non par cette ville gréco-romaine. Mais Sterrett était ami avec un jeune Américain, alors professeur dans une institution d'Istanbul, John Henry Haynes (1849-1910), et il lui avait proposé de se joindre à l'expédition. Celui-ci avait acquis une bonne maîtrise des techniques de la photographie, ce qui n'était pas si fréquent en ce temps où l'on devait embarquer avec soi des plaques de verre, fragiles et encombrantes. Haynes, qui avait travaillé avec Sterrett à Assos, en Troade, espérait bien avoir la chance de se livrer à sa double passion pour l'archéologie et la photographie, et sauta donc sur l'occasion. L'objectif de l'expédition était de repérer un site de Mésopotamie que les archéologues de l'Université de Pennsylvanie pourraient explorer après avoir obtenu l'autorisation du

directeur général des Antiquités de l'Empire ottoman, Osman Hamdi bey. L'expédition se dirigea donc vers le sud de l'Irak et trouva à Nuffar (antique Nippour) le site qui comblait ses vœux. Mais ce premier voyage exploratoire devait seulement trouver un site, sans être accompagné d'une fouille méthodique. Ce n'est que plus tard que Haynes eut l'occasion de revenir pour travailler à Nippour, où les fouilles commencèrent seulement en 1889. Une fois le site identifié, la mission remonta donc vers le nord et, depuis Doura-Europos (qui n'est pas alors identifiée autrement que comme une ruine d'époque sassanide) où Haynes photographie la colossale « porte de Palmyre » (ph. 9), elle quitta la vallée de l'Euphrate et se dirigea à travers le désert syrien en direction de Palmyre. Le site avait déjà été maintes fois visité, son écriture et sa langue étaient connues depuis le milieu du XVIII^e siècle et Ward pensait bien ne guère s'y attarder. Mais la beauté des ruines en décida autrement, et Ward accorda un séjour un peu plus long que prévu à ceux qui l'accompagnaient. Haynes, à qui l'Archaeological Institute of America avait explicitement passé commande de photographier Palmyre autant qu'il le pourrait, en profita pour multiplier les clichés et remplir cette partie de son contrat. On est alors en avril 1885, et après le séjour à Palmyre, la mission repart vers Homs et Damas avant de s'embarquer à Beyrouth, les uns pour New York, Haynes pour Constantinople. Il accepta un peu plus tard un poste à Gaziantep (qui se nommait alors Aintab), travailla beaucoup à Nippour mais n'eut jamais l'occasion de revenir à Palmyre avant sa mort survenue en 1910.

- 2 Durant son bref séjour dans cette ville (du 11 au 16 avril d'après Haynes, mais Ward donne des dates du 17 au 22 avril), il réalisa près d'une centaine de clichés qui forment la substance de cet ouvrage. L'intérêt majeur est donc, en dehors de la présentation de l'expédition Wolfe et de son photographe, peu connu (au point que nombre de ses clichés furent attribués à Sterrett), de publier des clichés inédits pour la plupart, conservés à la bibliothèque (Kroch Library) de Cornell University (Ithaca, NY) et à l'Université de Pennsylvanie. Certes, on ne manque pas d'images anciennes de Palmyre, et quelques clichés plus anciens que ceux de Haynes, dus à Louis Vignes (1780-1862) et à Félix Bonfils (1835-1885), figurent d'ailleurs dans l'ouvrage. Néanmoins, compte tenu des destructions que le site a connu récemment, il n'est pas inutile d'exhumer toutes les traces que l'on peut avoir des états successifs des ruines de Palmyre. On peut toujours trouver une vue inédite, un détail invisible ailleurs, ou qui a échappé à d'autres visiteurs. Il faut donc inscrire ce livre comme une contribution utile à la constitution des archives des ruines de Palmyre, une pierre ajoutée à la sauvegarde d'un patrimoine en cours de disparition. Et c'est bien son principal intérêt.
- 3 Benjamin Anderson et Robert G. Ousterhout sont tous les deux des historiens d'art plutôt tournés vers l'art médiéval, mais le second a déjà publié un ouvrage sur *John Henry Haynes: A photographer and Archaeologist in the Ottoman Empire 1881-1900* (Edimbourg, Caique Publishing 2011, éd. révisée 2016), manifestant ainsi son intérêt pour ce photographe particulier. Leurs commentaires sont généralement sérieux, et il n'y a guère à redire aux identifications proposées. Il est vrai que Palmyre offre nombre de points de repère qui permettent à ceux qui connaissent le site d'identifier presque à coup sûr, à quelques mètres près, le point d'où est pris le cliché. Il aurait été assez utile de fournir un plan à jour de la ville antique pour pouvoir placer les éléments photographiés par Haynes. Certes, il y a bien un plan du quartier romain (p. 35), mais il aurait fallu prendre plus large pour faire figurer les tours photographiées par Haynes dans la vallée des tombeaux, et peut-être indiquer au moins l'emplacement du quartier

hellénistique, que Haynes n'a pas vu, naturellement, mais qui figure néanmoins au premier plan sur au moins deux vues (ph. 14 et 18). Car tel quel, le livre risque de n'apparaître aux lecteurs non spécialistes que comme une succession d'enfilades de colonnes, localisées de façon imprécise. Naturellement, quelques édifices apparaissent plus clairement comme le grand arc, le temple de Bel ou celui de Baalshamin, mais les rues transversales ne sont pas localisées, et il faut être familier de la ville pour identifier avec précision les lieux représentés.

- 4 Quelques indications sont à la limite de l'exactitude. Ainsi, Haynes a vu le célèbre « Tarif de Palmyre » en place (ph. 43), sans indiquer où il se trouvait. On sait que c'est resté longtemps une véritable énigme, tous les clichés connus étant réalisés de si près que l'environnement nous échappe ; celui de Haynes ne fait pas exception. Seul le rapprochement entre la nature du tarif et la fonction de l'agora marchande a poussé quelques savants à estimer que le tarif devait se dresser dans ou près de l'agora. Anderson et Ousterhout n'hésitent pas à dénommer celle-ci « Tariff Court » (comme d'autres le font) et d'ajouter, dans un commentaire (ph. 44), «where the famed inscription was discovered». Or personne ne sait avec précision où elle a été découverte, et les travaux les plus récents de Michel Gawlikowski montrent que la stèle se dressait sans doute un peu au sud-ouest du temple de Nabu, en contrebas d'un petit sanctuaire établi sur un petit promontoire qui dominait le cours du wadi ; c'est donc nettement plus à l'est que l'agora marchande. D'ailleurs, malgré les apparences, il n'y a pas de lien direct entre le tarif et l'agora. En effet, le « tarif » est celui de l'octroi municipal de Palmyre, et concerne les marchandises et les personnes qui entrent et sortent de Palmyre ; or à l'agora se traitaient surtout les affaires relatives aux marchandises du commerce au long cours, marchandises qui payaient les droits de douane romains, mais n'entraient pas dans la ville et n'étaient donc pas soumises à l'octroi.
- 5 Cela dit, les photographies de Haynes sont intéressantes et souvent belles. On notera quelques scènes avec des habitants de Palmyre, de bonnes images du village en terre qui se dressait dans l'enceinte du temple de Bel et une image du cimetière proche (avec des petits autels brûle-parfum antiques comme décor), la photographie de huit portraits funéraires et d'une statue appartenant à la collection particulière du *mudir* (« maire ») de l'époque (ph. 12, 49 et 50), une vue du tombeau-temple (ph. 51) situé à l'ouest de la tour d'Elahbel qui avait été restauré au début des années 2000 (les éditeurs ne semblent pas avoir su le localiser).
- 6 Si les textes de présentation du photographe et de l'expédition sont bien informés et utiles, disons d'emblée que le lecteur fera bien de sauter les pages 26-28, «Palmyra and its desert Queen», où se trouvent rassemblés à peu près tous les poncifs que l'on peut trouver dans la (mauvaise) littérature au sujet de l'histoire de Palmyre. On ne va pas en faire l'exégèse ici (il y faudrait une dizaine de pages), mais disons qu'à peu près tout est faux dans ce résumé historique. Il est vrai que l'usage d'ouvrages dépassés comme celui de Stoneman ou celui d'Andrew Smith (pourtant récent) ne pouvait qu'égarer les non-spécialistes, alors qu'ils auraient trouvés des analyses fiables et à jour dans les ouvrages de Patricia Southern (*Empress Zenobia : Palmyra's rebel queen*, Londres, 2008) ou de Rex Winsbury (*Zenobia of Palmyra. History, Myth and the Neo-classical Imagination*, Londres, 2010), pour ne rien dire des ouvrages en allemand ou en français. Cela leur aurait évité, par exemple, de qualifier Zénobie de « reine de Palmyre », ce qu'elle n'a jamais été, et cela dans la légende même d'une photo montrant une monnaie de Zénobie portant le

titre de *Zenobia Augusta*, c'est-à-dire de Zénobie impératrice (de Rome) ! Tout est à l'avenant, et de la mention erronée de Palmyre dans la Bible à la révolte de Zénobie contre Rome, pratiquement tout est à redresser. Autant donc oublier cette piètre notice et aller directement aux ouvrages scientifiquement à jour.

- 7 Il en reste un livre utile, une belle collection de photographies anciennes dont les spécialistes verront ce qu'elles peuvent apporter de nouveau : nos collègues danois qui pilotent le vaste projet d'inventaire des portraits sculptés de Palmyre – plus de 2000 répertoriés à ce jour – diront quelles figures données ici sont inédites. Dommage seulement que les auteurs n'aient pas pris conseil d'un spécialiste de Palmyre pour affiner leurs identifications et éviter de reprendre à leurs comptes des erreurs historiques corrigées de longue date.

AUTEURS

MAURICE SARTRE

Université François-Rabelais de Tours
sartre@wanadoo.fr